

P O L A R

Dan Turèll



Minuit à Copenhague

roman traduit du danois
par Sophie Grimal et Frédéric Gervais

 *l'aube*

Extrait de la publication

MINUIT À COPENHAGUE

La collection *l'Aube poche*
est dirigée par Marion Hennebert

Ce fichier a été généré
par le service fabrication des éditions de l'Aube.

Pour toute remarque ou suggestion,
n'hésitez pas à nous écrire à l'adresse
num@editionsdelaube.com

Titre original: *Mord ved Runddelen*

First published by Borgens Forlag,
Mosedalvej 15, DK-2500 Copenhagen Valby

© Dan Turèll, 1983

© Éditions du Griot, 1995 pour la traduction française

© Éditions de l'Aube, 2012 pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0626-5

Dan Turèll

Minuit à Copenhague

roman traduit du danois
par Sophie Grimal et Frédéric Gervais

éditions de l'aube

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Décidément, il y a des jours où l'on ferait mieux de rester couché chez soi.

Il y a des jours comme ça, où même si on ne vit pas dans l'angoisse perpétuelle d'un désastre mondial (voire interplanétaire), on sent instinctivement qu'il y a de la catastrophe dans l'air. Oui, il est des jours qui, à l'instar de certains destins, semblent d'emblée voués à l'échec, marqués du sceau de la poisse, promis à une fin tragique.

C'était une fin d'après-midi froide et pluvieuse, un lundi de tempête au tout début du mois de janvier. Dans les rues de Copenhague, les gens se camouflaient derrière leurs parapluies ou fonçaient tête baissée dans la tourmente comme des taureaux à la charge. À leur air maussade, on aurait dit que leur percepteur ou leur propriétaire les attendait sur le pas de la porte.

C'était le troisième soir de suite que des trombes d'eau s'abattaient sur la capitale.

C'était une de ces fins de journée où n'importe quel pékin normalement constitué choisit de rester chez

lui, confortablement calé dans un fauteuil moelleux, un bouquin palpitant sur les genoux et un bon verre à portée de main.

Or, ce soir-là, comme par hasard, il fallait que je fasse partie des vingt-cinq ou trente hurluberlus qui n'avaient rien trouvé de mieux que d'aller baguenauder en ville par ce temps de chien.

Au fil des rues, je gambergeais. Moi aussi, j'avais mon lot de préoccupations. De quoi noircir au moins trois colonnes de la rubrique « Courrier des lectrices » d'un magazine féminin.

J'avais mis une fille enceinte. Classique. Je n'en étais pas particulièrement fier : le premier facteur venu aurait fait tout aussi bien, sinon mieux. Seulement là, c'était mon œuvre et par conséquent mon problème, quoique, d'un point de vue purement biologique, elle fût la première concernée.

Elle, c'était Gitte Bristol, une ténébreuse avocate que j'avais rencontrée à bord d'un avion pour Rodby et avec qui je jouais à cache-cache depuis six mois. Elle traversait en ce moment une grave crise de remise en question : non seulement elle n'était pas sûre de vouloir un enfant de moi, mais elle ne savait même pas si elle voulait être mère, et encore moins si j'allais faire un père acceptable.

Nous n'étions pas au bout de nos peines.

Tantôt elle touchait le fond, minée par la déprime, tantôt elle en voulait au monde entier – et en particulier à votre serviteur qui y avait fait une si malencontreuse intrusion. Et si la place que j'occupais dans sa vie lui

posait un cas de conscience, que dire alors de celle que s'était octroyée cet être inconnu qui attendait, lové dans son ventre ?

Un imprévisible cycle hormonal semblait régler ses sautes d'humeur. Un jour, elle parlait de « son » enfant, le lendemain elle acceptait de donner naissance à « notre » enfant, vingt-quatre heures plus tard, elle voulait avorter.

La rage et l'hystérie féminine sont, comme disent les Américains, « *Right as Rain* ».

Elle continuait toutefois à mener de front sa vie professionnelle avec la même détermination, la même efficacité sans faille et cette déontologie inhumainement scrupuleuse qui est l'apanage des femmes de tête.

Ce soir-là, comme de bien entendu, elle avait été absolument odieuse. Je ne pouvais lui en tenir grief et comme elle avait manifesté, avec la délicatesse qui caractérise les gens de sa condition, le désir légitime d'« être un peu seule », je m'étais éclipsé sous la pluie battante, mettant plus ou moins consciemment le cap vers un hypothétique chez-moi qui, depuis que je passais mes nuits chez elle, n'en avait plus que l'intitulé. J'avais sans conviction, ruminant des pensées sans queue ni tête. Je me souvenais l'avoir vue pour la première fois dans le restaurant de mon pote chinois Ho Ling Fung, où elle était assise seule à une table. Elle m'avait totalement subjugué. C'était à l'aéroport de Rodby que je m'étais hasardé à lui adresser la parole, saisissant le prétexte opportun du manque déplorable

de chariots à bagages dans ces aérogares de province. Puis, la pluie et les souvenirs me faisant frissonner, je me remémorai cette nuit passée à l'hôtel Rodby où elle avait consenti à m'ouvrir la porte de sa chambre.

Je repensai ensuite à la vie qu'elle avait eue : l'éducation à la française, la famille de juristes au sein de laquelle elle avait grandi, la figure charismatique de son juge de père et l'ombre frêle et soumise d'une mère sans cesse affairée à servir du café dans des salons cossus et enfumés. Puis, il y avait eu l'échec de son premier mariage. Premier ? Était-ce à dire que je me portais candidat à d'éventuelles secondes noces ?

Pas de doute, j'étais fou d'elle.

Contrairement à ce qu'affirment de triviaux orateurs du dimanche, l'amour ne rend pas aveugle ; j'irais même plus loin : l'amour ouvre les yeux. Les gens qui aiment voient des choses que d'autres ne perçoivent pas, et agissent souvent avec davantage de logique et de présence d'esprit que les cœurs froids.

Moi, par exemple, je voyais bien que j'étais loin d'être le parti idéal pour elle. « Qui se ressemble s'assemble », comme dit le vieil adage ; en ce qui nous concernait, c'était plutôt « les contraires s'attirent », et il n'y avait qu'à voir le résultat...

De fil en aiguille, mes pensées suivaient leur cheminement fantasque, décousu, dérisoire et tristement prévisible tandis que j'arpentais les rues, bercé par le ruissellement monotone de la pluie qui semblait peu à peu laver la noirceur des façades et les nimber de reflets féeriques dans les profondeurs de la nuit.

Soudain, j'émergeai de ma torpeur et constatai qu'avec l'entêtement d'un cheval de trait, mes jambes m'avaient fidèlement fait suivre un itinéraire vieux de vingt ans à travers les rues de Copenhague: le long d'Istedgade jusqu'à la gare Centrale pour contourner ensuite la grande artère piétonnière de Strøget, la Købmagergade jusqu'à la station de Nørreport, et, de là, Nørrebrogade.

Il était pourtant rare qu'elles m'entraînaient aussi loin dans cette direction.

Ce soir-là, je me retrouvai au niveau du rond-point de Nørrebro, là où l'avenue Jagtvejen coupe la Nørrebrogade, formant un carrefour d'où rayonnent les grands boulevards menant aux quatre points cardinaux, respectivement vers le centre de la capitale et les communes satellites de Bispebjerg, Lyngby et Frederiksberg.

C'était un quartier que je connaissais bien, ou plus exactement que j'avais bien connu. Une partie de ma famille reposait derrière les grands murs gris du cimetière de l'Assistance en compagnie de Søren Kierkegaard et de Hans Christian Andersen, après avoir vécu dans les vastes cités HLM des quartiers nord.

Je m'arrêtai un moment au beau milieu du rond-point, histoire de m'imprégner de cette atmosphère familière. Un court instant, je me sentis en terrain inconnu, puis peu à peu des bribes du passé me revinrent en mémoire. À droite se trouvait encore le Club Tzigane, fameux bastringue populaire où les veuves guinchaient sur des airs tyroliens et où

l'on montait sur les bancs en chantant à tue-tête, d'énormes bocks de bière à la main. Sur la gauche, de l'autre côté de Jagtvejen, il y avait toujours le Colosseum, cinéma favori des jeunes de ma génération. À elle seule, l'enseigne au néon évoquait Elvis Presley, James Dean et quelques marques célèbres de motos et de blousons de cuir depuis longtemps disparues.

Au milieu du rond-point, je retrouvai l'immuable Café Central, avec ses chaises en velours râpé et ses abat-jour ringards et pisseux qui dispensaient une lumière tamisée de bordel derrière les enseignes dorées des vitrines.

Rien n'avait changé, et les pierres inconsolables du mur mélancolique du cimetière avaient toujours la même patine.

C'était tout à fait le genre d'endroit que d'aucuns, issus comme Gitte Bristol de faubourgs plus aisés, qualifient à l'emporte-pièce de « sordide ». En fait, ce quartier n'était pas plus sordide qu'un autre, il était simplement plus pauvre, et l'on n'y grandissait pas sans être marqué à vie. Pour tout horizon, il n'avait à offrir que des milliers d'appartements analogues, tous conçus scrupuleusement sur le même modèle standard, car à quoi bon faire preuve d'imagination pour des locataires qui, somme toute, n'y font que dormir, manger et déféquer? À Nørrebro, il était bien peu fréquent que les jeunes décrochent une bourse pour financer ces incontournables « études supérieures ». Rares étaient ceux d'ailleurs qui vivaient assez vieux

pour recevoir les rudiments d'éducation qui leur permettraient, plus tard, de remplir seuls leur grille de loto et leur feuille de sécurité sociale.

Et pourtant, à Nørrebro, il y a aussi de jolis pots de fleurs sur le rebord des fenêtres, un air d'accordéon qui s'envole, une odeur douceâtre de cuisine dans les arrière-cours, des étals croulant de légumes au bord des trottoirs (qui n'ont rien à envier aux marchés exotiques devant lesquels s'extasient les Copenhagois en vacances), toute une foule de gens qui deviennent très vieux et très ridés et savent néanmoins esquisser un sourire sage et mystérieux tandis que, traînant leur filet à provisions, ils trottinent le long des ruelles étroites qu'ils ont connues toute leur vie.

En un mot, un monde à part entière. Un monde qui incite à la rêverie contemplative et peut-être, l'espace d'un instant, à un effort de compréhension.

À condition d'en avoir le loisir.

Il y eut alors un cri de femme. Un cri tout proche, strident, pénétrant, dément. Un hurlement de terreur, comme dans un film d'épouvante.

Fin de la rêverie contemplative.

Entraînés par le vent, les cris rebondirent comme un boomerang contre le mur du cimetière. J'en déduisis immédiatement qu'ils devaient provenir de l'autre côté de Jagtvejen, des alentours du Colosseum (nous autres, gens de Copenhague, connaissons notre acoustique urbaine sur le bout des doigts). En bon chien de Pavlov, je démarrai au quart de tour et me ruai en direction du bruit.

C'est alors que j'aperçus deux silhouettes sombres surgir de la nuit et se précipiter comme moi vers les cris, qui s'éteignaient déjà. À la lumière d'un néon, je remarquai que l'un des deux individus portait un blouson de cuir clouté.

Le klaxon d'un taxi déchira la nuit et avec la vivacité instinctive d'un insecte, je me rejetai en arrière, prolongeant ainsi de quelques temps encore mon existence en éternel sursis.

Je repris ma course éperdue, suivant les deux inconnus qui cavalaient toujours sur le trottoir d'en face. Je passai devant la vitrine d'un tatoueur et le

cabinet d'un orthodontiste puis devant le cinéma, où j'entrevis fugitivement les dessins kaléidoscopiques des jeux électroniques et des machines à sous qui lançaient des œillades tentatrices dans la lumière crue. Malgré l'heure avancée, quelques joueurs, qui n'en avaient que le nom, traînaient encore, semblant n'avoir rien entendu, noyés qu'ils étaient dans la cacophonie électromécanique des appareils.

Au coin du cinéma, les deux ombres tournèrent à droite. Je les suivis. Ils avaient à peine une demi-minute d'avance sur moi.

Je me retrouvai devant un long passage étroit qui conduisait à une arrière-cour. À gauche, il y avait des vélos rangés contre le mur et, à droite, des poubelles pleines à ras bord. Une odeur lourde et fade flottait dans l'air. Apparemment, cette arrière-cour ouvrait sur une autre arrière-cour.

Faiblement éclairé par une lumière blafarde, un escalier de service se détachait dans la nuit. En bas des marches, les deux individus étaient penchés sur quelque chose.

Un sombre pressentiment m'envahit. Chez les journalistes, c'est le métier qui vous rend parano ou c'est la parano qui vous fait choisir le métier.

J'étais trempé jusqu'aux os.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je d'une voix cassée et haletante dont l'écho me fit sursauter. On aurait dit une parodie de Boris Karloff.

— Ben, regarde... répondit l'un d'entre eux en s'écartant du champ lumineux.